

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

Lorsque par ses douleurs le blond Fils de Marie
Expirant, réjouissait Sion et Samarie
Hérode, Pilate et l'Enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde
Et les petits oiseaux dans l'air
Et sur le Golgotha, noir d'un peuple infidèle,
Quand les vautours à grand bruit d'aile
Flairant la mort volaient en rond,
Sortant d'un bois en fleur, au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la croix, son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Son bec doux et pieux mordait l'épine blanche
Vermeille, hélas ! du sang divin !
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du Moribond,
Et Jésus souriant, d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : A quoi bon ?..

A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet, à quoi bon t'écorcher ?
Il est petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher...
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids.

La fauvette comprit et déployant son aile
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié ;

HEGESIPPE MOREAU

CONCOURS DES DAMES

Nous publierons dans le numéro prochain les réponses primées ainsi que les noms des lauréats.

Les dames qui n'auront pas envoyé leur copie, d'ici à jeudi prochain, devront renoncer à la publication et au prix de leur travail. On comprendra qu'on ne peut attendre indéfiniment les retardataires.

Prière à "Ave" et à "Ruban bleu" de s'intéresser.—A.

MAGDELEINE

Enveloppée de sa royale chevelure, agenouillée aux pieds du Maître, le front sur le bois de la croix, suffoquée, haletante d'angoisse, Magdeleine attendait l'heure suprême.

Sur sa tête inclinée, des gouttes de sang chaud du Crucifié tombaient, maculant ses cheveux, martelant son cœur. Lui, broyé, déchiré, les chairs pantelantes, laissait planer sur elle le même regard ineffable qui un jour avait de Magdeleine soumis le cœur et ployé les genoux.

Cette créature superbe jusque là enivrée des amours humaines, conquise par les voluptés de la terre, fascinée par le culte qu'on rendait à sa beauté dominante, à son tour tombait prosternée devant Celui, qui l'avait appelée par les douceurs de sa voix divine. Cette idole rayonnante de l'homme se faisait esclave. Son cœur, qu'elle avait émié tout le long des chemins en affections diverses, elle le reprenait, le ressaisissait, le recueillait, pour, tout entier, le donner à un Seul.

Les mortels regrets, les larmes repentantes, les chastes ardeurs de son âme effaçaient le passé.

Couchée, de ses cheveux ondulants et encore parfumés, elle essayait les pieds nus et fatigués du Maître. N'a-t-elle pas dû, à cette heure du pardon, déposer sur les pieds sacrés qu'elle tenait dans ses mains le baiser d'amour ? Lui, le Sauveur n'a-t-il pas dû sur cette tête si belle, chef-d'œuvre de sa puissance, sur ce front repentant, œuvre de sa miséricorde, poser sa

main bénissante ! Absolution d'un Dieu donnée par Dieu Lui-même ! Puis, joie éclatante, as-tu entendu Magdeleine, Jésus dire à ceux qui t'accusaient : "Beaucoup lui est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé." C'est ton amour reconnu, accepté !

Désormais, elle suivra le Maître, l'entourant de sa tendresse grandissante, le contemplant dans l'adoration, perdue dans le ravissement de sa présence. Par tous les battements de son cœur, par toutes les aspirations de son être, par toutes les situations de son âme elle appartient à Jésus.

Pauvre femme ! les derniers jours vont venir. L'agonie, la passion, le calvaire, la mort !

Au Gethsémani, où était Jésus, seul, dans la nuit noire, profonde, froide, non plus à genoux, mais étendu, couché, faiblissant, s'abandonnant à la torture surhumaine d'une souffrance sans nom. Au Gethsémani, toi, Magdeleine, aurais-tu dormi ? Se repose-t-on dans un stupide sommeil quand l'Être adoré est livré aux angoisses de l'agonie ? Une femme n'aurait pas dormi, non, jamais !

Au jardin des Oliviers encore, Magdeleine, aurais-tu changé le baiser, signe d'amour, en signe de trahison ? Une femme n'aurait pas trahi de cette manière, non, jamais !

Au prétoire, Magdeleine, aurais-tu, tremblante et lâche, dit de Celui que tu aimais. — "Je ne le connais pas ?" Une femme n'aurait pas nié ; non, jamais !

Et maintenant, à travers les méandres de la montagne, elle a suivi Jésus ; elle est immobile, mourante de douleur, s'attachant à la croix du supplice, attendant l'heure dernière. Tout entière elle tressaille à chaque souffrance nouvelle de Jésus. A chaque insulte, frémissante, sa tête altière s'incline davantage. Comme elle aurait voulu, la noble et fière créature, se redresser puissante et défendre son Maître, contre la colère inouïe de la foule sauvage ! Non, il fallait que le Crucifié volontaire subisse la rage affolée de ce peuple en démence !

Ardemment, elle aspire chaque parole de Jésus, puis, elle contemple à travers ses larmes, les blémissements derniers du Sauveur, dont le cœur allait cesser de battre.

Tout à coup, un grand bruit..., de grandes ombres..., un cri déchirant..., c'était fini !..

Le vendredi, jour suprême, jour d'agonie, jour de mort ; passé.

Le samedi, jour sombre, jour glacé, jour lent, jour d'attente, jour du tombeau ; passé.

Le dimanche, ah ! jour radieux, jour de lumière, jour rayonnant, jour de splendeur, et dont les premières teintes roses de l'aube virent Magdeleine près du tombeau. Mais, quelle torture soudaine, quelle envahissante désolation, quelle angoisse subite. Jésus, son Jésus n'était plus là ! Où est-il ? où est-il ?? Au hasard, haletante, toute troublée, elle va, elle vient, elle cherche, elle appelle, elle pleure. De ses grands yeux si beaux, elle perçoit, elle scrute les alentours. Tout éperdue, pâlie de crainte elle court d'une route à l'autre. Joie triomphante, éclatant bonheur ! Ah ! il est là ; mais là, tout près ! Elle s'élançait les bras tendus, les mains suppliantes. Arrête ! Entends-tu le Maître, qui, avec les mêmes douceurs de sa voix, le même ineffable regard d'autrefois te dit : "Ne me touchez pas Magdeleine." Soumise, vaincue à jamais, elle adore tremblante et heureuse la volonté du Christ, retrouvé et entouré des majestueuses splendeurs de la résurrection !

Magdeleine ! relève ton front triomphant ; c'est le Maître qui a fait ton nom glorieux ; c'est le Maître Lui-même qui, en t'appelant à Lui, a jeté ton nom à travers les siècles, voulant que l'écho des âges le répercute à jamais, voulant que chaque génération nouvelle comprenne que ce qu'il y a de plus grand, de plus

sublime, déposé par Dieu dans le cœur de l'homme, c'est l'amour. Beaucoup lui est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé !..

LOUIS MARIANO.

LE CRUCIFIX

L'académicien Sainte-Beuve, quoique athée, a écrit que cette page de sainte Thérèse est "un des plus beaux morceaux de la littérature." L'âme chrétienne la goûtera mieux encore que le litterateur. Voici cette page :

Est-ce que tu crois, ô toi éternellement vivant, que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume ; pour les palmes, les harpes, les merveilles, les délices espérées de ton Ciel ? Oh ! non ; moi je t'aime parce que tu as été malheureux, parce que tu as passé par toutes les douleurs, supporté toutes les humiliations ! Toi, Dieu chargé de fers ! toi, Dieu conduit au supplice par les bourreaux ! Moi je t'aime parce que tu as été forcé de crier vers le Père : *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* Moi je t'aime plus à cause de ton agonie et de ta mort qu'à cause de ta résurrection ; car je m'imagine que toi, ressuscité, remontant dans les espaces azurés, ayant ton univers à tes ordres, tu as moins besoin de ta servante ! Mais lorsque j'assiste à ton agonie, il me semble que je reviens dans les contrées déjà connues de moi, que j'avais déjà contemplé jadis cette colline et cette croix inondées de la pourpre de ton sang ! Que cette Madeleine, la sainte, ta bien-aimée qui gémit là-bas, c'était peut-être moi ! Car dans mon cœur son cœur se lamente ; car toutes les larmes de ses yeux sourdent dans mes paupières, et mon désespoir est si terrible, si profond, que deux semblables désespoirs ne peuvent pas exister ! Non, elle ne t'aimait pas davantage ! Je sais qu'elle est une grande sainte et moi une pauvre chétive, dont les actions sont moins méritoires devant toi ; mais elle ne t'aimait pas davantage !.. Une seule fois dans sa vie elle s'est prosternée tout en larmes dans la poussière arrosée de ton sang sur le Golgotha, une seule fois seulement ; et moi combien de fois !..

Car, presque chaque nuit, se renouvelle pour moi le supplice du Calvaire, et, après tant de siècles écoulés, se présente pour moi dans toute sa réalité, ce moment où, au milieu des ténèbres, mourut le Créateur en présence de toute la création. Et je devore de mes regards la Croix de ton martyr, sur laquelle se détache en blanc ton corps éclairé par la lumière de l'amour, tandis que le reste de ma cellule est plongé dans l'obscurité sépulcrale !

Toi et moi, Seigneur ! personne de plus, nous seuls, si près l'un de l'autre et si séparés ! Car je me trouve bien bas sous tes pieds, et toi au-dessus de moi, dans cette effrayante immensité, cloué avec du fer à ces poutres de cèdre !

Je suis prosternée à genoux, silencieuse ; mais tout mon corps tressaille sous les tourments de ton corps ; les ronces de ton front s'enfoncent dans mes tempes ; les clous de tes mains déchirent mes mains ; la plaie de ton flanc saigne sous mon cœur ! Et quoique je sois ici dans la poussière, je me confonds si bien avec mon Dieu, que je me sens là-haut crucifiée avec toi !

SAINTE THÉRÈSE.

Ce qui fut conquis par le verbe l'est plus sûrement que par le glaive. — ED. HARANCOURT.

Le sourire exprime souvent moins de sérénité d'âme et de bonté que d'ironie malveillante ou d'orgueilleuse pitié. — PAUL D'HERRY.

La Mode, ce sont des mœurs qui furent ; les Mœurs, ce sont des modes qui doivent rester.

BARRY D'AUREVILLE.

